

Un cheval de Troie

LE MONDE | 23.06.1979 | Maurice Duverger

Oiseau légendaire des contes populaires roumains, la *maiastra* (cf. l'article de Thierry Pfister dans *le Monde* du 22 juin) lance son cri de combat dans les ténèbres, pour rendre à l'homme la foi dans son destin. Onze auteurs associés ont pris pour égide ce pseudonyme symbolique. "Égide" désignant au sens propre le bouclier que Zeus confiait à sa fille Athéna, le terme convient parfaitement à une entreprise qui s'intitule "Renaissance de l'Occident ?" (1). Soixante-trois ans après que Spengler a prédit son déclin, il est bon qu'on l'incite à relever la tête. Malheureusement, la lecture de l'ouvrage suggère qu'on aurait pu figurer sur sa couverture un autre symbole que la fière sculpture de Brancusi. Les meilleurs chapitres, les plus objectifs, les moins discutables masquent plus ou moins une philosophie cachée, qui dépasse et déforme leurs conclusions. Comment ne pas penser alors à la machinerie équestre qui permit aux Grecs de s'introduire au centre de Troie ?

Près des neuf dixièmes de l'ouvrage sont l'œuvre de spécialistes qualifiés. Certains sont clairement engagés, et l'ensemble ne penche pas vers la gauche. Mais la plupart expriment une pensée ouverte. Affirmant que l'intelligence est "hautement héréditaire", le professeur Grassé reconnaît que l'éducation "peut beaucoup", même si elle ne peut pas tout. Pierre Chaunu réclame qu'on "pose des bornes à l'utilisation sans règle et sans fin de l'arsenal anticonceptionnel et anti-natal"; sans nier que "ces procédés dangereux" resteront à portée de main, il demande finalement que le budget social de la nation favorise fortement les couples qui auront "choisi la vie", ce qui est souhaitable et urgent.

On peut admettre la plupart des propos de Jacques Vernant situant notre Occident dans le système mondial, du général Gallois repensant la géopolitique dans le cadre des nouvelles armes stratégiques, de Norbert et Claude Beyrard exposant respectivement l'emballement du progrès et la formation d'une nouvelle conscience collective par les médias. Une modération analogue inspire Olivier Giscard d'Estaing décrivant les conséquences des mutations technologiques et la crise de l'énergie : il se déclare même partisan d'une limitation progressive de la durée du travail, coordonnée à l'échelle européenne.

Sur le plan de la culture, René Huyghe éclaire en profondeur la crise de l'Occident, dans un chapitre remarquable où il résume les thèses développées dans deux articles de *Connaissance des arts* (2). Rompant avec sa fonction exercée depuis des millénaires, l'art a cessé depuis un siècle et demi d'être l'expression directe de la société : il récuse, au contraire, le réel visible pour se jeter dans les voies de l'imaginaire. Ainsi, "à notre époque, on ne peut reconstituer un homme complet qu'en adjoignant à celui que façonne notre milieu, celui, adverse et complémentaire, auquel l'art donne force d'expression". Nul ne peut contester que la réunion de ces deux moitiés de l'humain, aujourd'hui séparées, soit un objectif fondamental de l'Occident et qu'il implique la recréation d'une éthique.

Restent deux chapitres, l'un de Louis Pauwels, l'autre d'Alain de Benoist, réunissant trente-six pages sur un total de trois cent vingt-trois. En poids, c'est fort peu. Mais là se trouve le cœur du projet, son feu intérieur, son centre logique, son idéologie sous-jacente, que le chatoiement des autres articles dissimule à leurs lecteurs et peut-être à leurs auteurs même. On s'étonne que l'écrivain du *Matin des magiciens*, le fondateur de *Planète*, plutôt porté sur l'ésotérisme oriental, s'accorde avec le philhellène épris de clarté, d'ordre et de raison. Cette contradiction fondamentale est transcendée par leur commune répulsion pour un "marxisme qui n'est en dernière analyse rien d'autre que la théodicée judéo-chrétienne laïcisée", achevant "d'accomplir un cycle de deux mille ans". Aussi, par leur attrait commun pour une inégalité sociale fondée sur l'inégalité héréditaire de l'intelligence, et par leur foi commune dans la supériorité d'un "peuple indo-européen" qu'ils prennent bien soin de ne pas appeler par son autre nom : arien.

Rien de tout cela ne résiste à l'analyse. La théodicée judéo-chrétienne a certainement infléchi la pensée gréco-romaine, qui avait elle-même infléchi les mythes indo-européens. Mais notre culture est maintenant fondée sur une symbiose de ces éléments, incluant leurs prolongements modernes dans le rationalisme et le libéralisme, dont le marxisme est un fils dégénéré. Il est étrange que les traditionalistes ne se déclarent pas "solidaires de tout" comme Napoléon pour le passé de la France. On ne restituera pas sa force à l'Occident en l'amputant de vingt siècles de son histoire, ni en restaurant le polythéisme : entreprise plus absurde que celle de Maurras adhérant à un christianisme sans le Christ, continuée aujourd'hui par Bernard-Henri Lévy adhérant à un judaïsme sans Yahvé.

Une certaine gauche a tort de nier les facteurs héréditaires de l'intelligence, dont l'existence n'est pas discutable. La nouvelle droite s'abuse et nous abuse en prétendant qu'ils entrent pour 80 % dans les capacités intellectuelles finales, et qu'ils justifient l'inégalité sociale. Nul ne peut mesurer exactement la part de l'inné et de l'acquis, mais celle du second apparaît aussi importante que celle du premier, sinon plus. Surtout, comme le dit François Jacob, "c'est par une interaction constante du biologique et du culturel pendant le développement de l'enfant que peuvent mûrir et s'organiser les structures nerveuses qui sous-tendent les performances mentales" (3). Hélas !, pour des millions d'Occidentaux, l'environnement ne permet pas au culturel de féconder le biologique.

On saisit bien le défaut du raisonnement de Pauwels et de Benoist dans leur manipulation de la théorie de Georges Dumézil relative à l'idéologie des peuples indo-européens primitifs, qui voyaient le fondement de la société et de l'univers dans la collaboration permanente de trois fonctions : celle de la souveraineté, sous son double aspect magique et juridique, religieux et politique ; celle de la force physique et de la puissance guerrière ; celle de la fécondité des humains, des animaux et des champs. Les oiseleurs de la *Maïastra* en tirent un modèle d'éthique sociale sur lequel ils voudraient bâtir un Occident hiérarchisé.

Comme si le découvreur du schéma trifonctionnel n'avait pas montré qu'il ne constituait pas à l'origine une organisation sociale réelle, mais seulement une doctrine politique et religieuse, et que son incarnation dans la société indienne, sous forme du système des castes, a " plutôt constitué un durcissement tardif ", suivant l'expression de Claude Lévi-Strauss. Comme si Georges Dumézil n'avait pas félicité la Grèce antique d'avoir tourné le dos à une telle démarche en s'ouvrant à des influences venues d'ailleurs, écrivant qu'elle a " choisi comme toujours la meilleure part : aux réflexions toutes faites et aux relations préétablies des hommes et des choses, que lui proposait l'héritage de ses ancêtres venus du nord, elle a préféré les risques et les chances de la critique et de l'observation, elle a regardé l'homme, le monde, la société avec des yeux neufs ". Puisse l'authentique *Maïastra* rappeler cet exemple aux hommes d'Occident.

Maurice Duverger

(1) *Maïastra, Renaissance de l'Occident ?*, 1979, Plon, 324 pages.

(2) Numéros de décembre 1978 et d'avril 1979.

(3) F. Jacob, Cire vierge et fatalité génétique, *le Monde* du 11 février 1979.